

Joan Crous *Le Dernier dîner*

Michèle Lapointe

Number 48, Summer 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9526ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

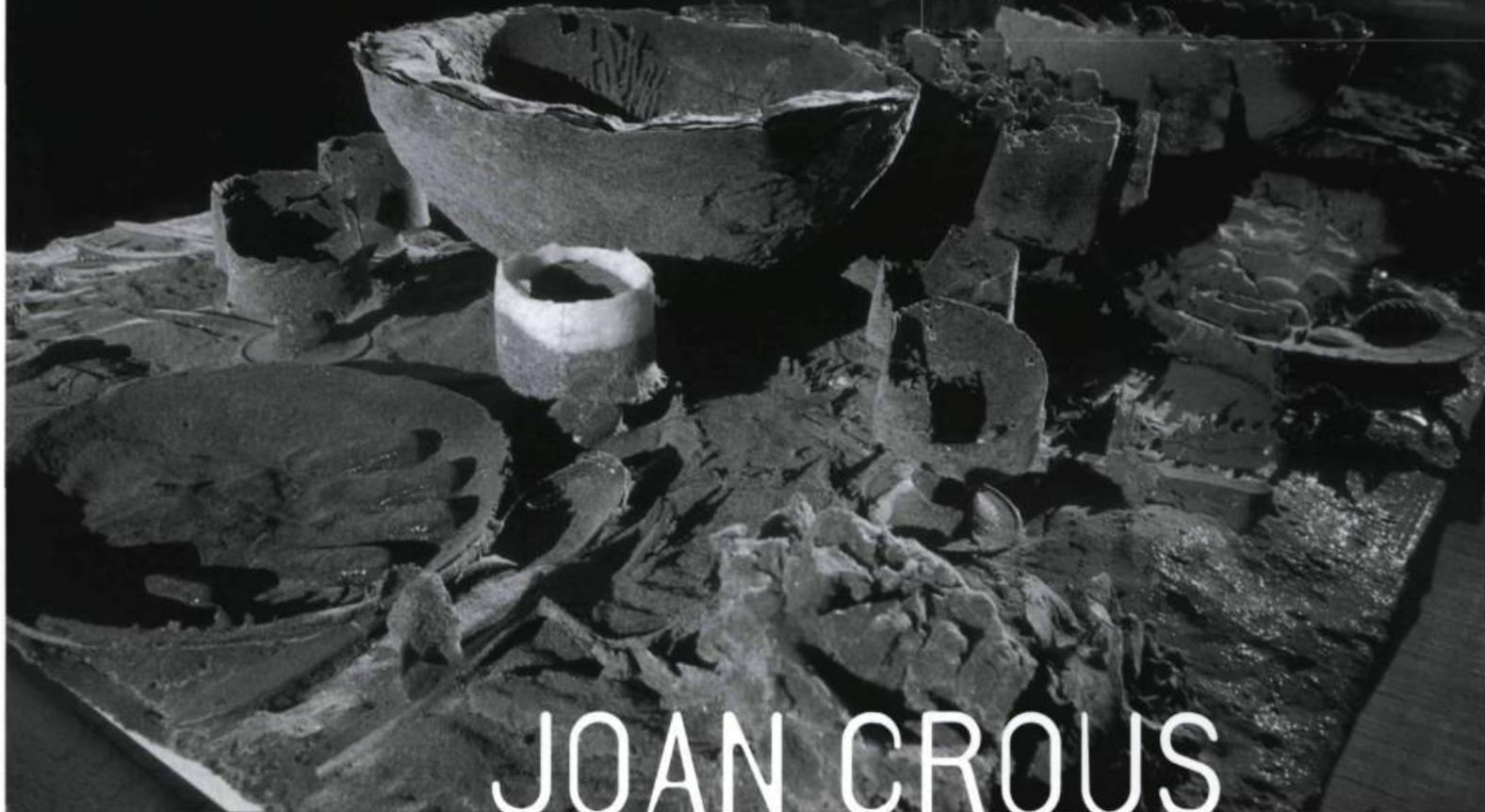
0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lapointe, M. (1999). Joan Crous : *Le Dernier dîner*. *Espace Sculpture*, (48), 34–37.



JOAN CROUS

Le Dernier dîner

PROPOS RECUEILLIS PAR MICHÈLE LAPOINTE

En janvier dernier l'artiste catalan Joan Crous, inspiré par les ruines de Pompeï, était à *Espace Verre*, à Montréal, pour réaliser une œuvre à laquelle sept artistes québécois ont participé. Cette œuvre fait partie d'une série de tables figées dans le verre qui seront réalisées à travers le monde d'ici la fin de l'an 2000. Chacun de ces événements s'articule autour d'une table montée pour l'occasion où les invités participent à un *Dernier dîner*; ils servent ainsi à mettre involontairement en scène les traces d'une atmosphère conviviale et animée. Ces traces, ces restes de table, ces assiettes, ces plats, ces gobelets, dans le désordre évocateur du repas terminé sont ensuite « fossilisés » dans le verre selon une technique propre à l'artiste. Ce moment de vie est ainsi figé et prêt à être redécouvert et interrogé par les archéologues du troisième millénaire. Joan Crous a réalisé sa première table à l'occasion de son mariage. Parmi les autres centres qui recevront l'artiste, on compte l'Université de Sunderland (Angleterre), le Corning Museum of Glass (USA), le Canberra School of Art (Australie), le Izzika Gaon Israël (Israël), l'Université de Bolo-

gne (Italie). À la fin de l'an 2000 les sept tables fossilisées seront présentées lors d'expositions à Bologne et à New York.

M. L. Pour cette série de tables figées dans le verre vous parlez de fossilisation. Pouvez-vous nous dire d'où vous vient cette idée de fossilisation ?

J. C. L'origine de cette idée me vient de la fossilisation de Pompeï, cette ville qui a été figée à un moment précis de l'histoire. Il y a un rapport direct entre ma recherche de fossilisation et la grande explosion du Vésuve où les gaz toxiques ont tué les gens. Ils sont morts et tout est resté fixé. Hommes, animaux, objets. Il n'y a pas eu de lave car tout aurait brûlé et aurait disparu. Après l'explosion est venue la pluie et c'est la poussière mélangée à l'eau qui a envahi la ville. Ce fut un phénomène physique très particulier, très rare, une coïncidence énorme. Donc, cette poussière a recouvert parfaitement toutes les choses, les humains, les matières organiques, les maisons, enfin tout. C'est postérieurement que la lave est descendue et a recouvert la ville d'une épaisseur de plus de 5 mètres. La poussière s'est compactée et solidifiée sous le poids de la lave et a

formé une espèce de masse solide recouverte d'une coquille. Cette matière réfractaire a conservé la forme de tout ce qui existait dans cette ville. Cet événement a fixé la quotidienneté et c'est ce qui m'a le plus marqué. La fixation de la réalité. La chaleur a brûlé toutes les choses organiques et ce sont les plâtres que l'on coule dans ces espaces vides qui nous font voir des formes humaines représentant la douleur et la mort de façon incroyable. Les archéologues ont pu reconstruire la quotidienneté de ces gens à partir des éléments qui y ont été retrouvés.

La fixation de cette quotidienneté m'a amené à découvrir une technique me permettant de travailler de la même façon que le volcan de Pompeï. Je pulvérise du verre sur une matière organique et cela me permet d'en recréer synthétiquement la forme. Puis, lors de la fusion du verre, j'obtiens presque la forme originale parfaite de l'objet sans utiliser rien de plus que sa propre forme. Ainsi, beaucoup des éléments que je fossilise sont réels et se retrouvent à l'intérieur du verre. J'utilise aussi du sable mouillé pour faire des empreintes d'objets non organiques, métaux, coquillages, etc.

Joan Crous, *Ultima cena II*, 1996. Italie. Fossilisation en verre. 87 cm x 70 cm. Photo : Diego Pizzol.

Joan Crous, *Dernier dîner*, 1999. Le centre de scène avant la fossilisation. Espace Verre, Montréal. Photo : Diego Pizzol.

Comment êtes-vous venu à l'art ?

J'ai eu une double formation théorique et pratique. Parallèlement à mes études universitaires, j'ai fait l'École des beaux-arts en Espagne. Je me spécialisais en art médiéval et par un immense hasard j'ai eu un premier contact avec la matière dans une Académie de Barcelone semblable à Espace Verre où je me suis spécialisé dans le secteur du verre. J'y voyais une affinité avec l'époque médiévale, notamment l'art roman et gothique de la France et de la Catalogne. La Catalogne est un lieu important du passage de l'art médiéval qui y a laissé d'importants chefs-d'œuvre. La

question du vitrail devant s'adapter à l'architecture ou l'architecture étant faite pour s'adapter aux vitraux me préoccupait. J'ai fait de la restauration de vitraux mais c'était le côté mystique du vitrail qui m'intéressait. Par la suite, j'ai complété un doctorat où j'ai approfondi un domaine bien concret, celui de l'histoire de la table à l'époque médiévale. Ce qui me préoccupait n'était pas l'aspect nutritif mais bien plutôt l'aspect symbolique. Je suis donc allé étudier à l'Université de Bologne, spécialisée dans l'historiographie de la table à l'époque médiévale. Ces deux années ont été décisives. Quelques années plus tard,

le psychologue Giovanna Bubbico et moi avons fondé une école de rééducation pour les jeunes toxicomanes dans laquelle la communication et l'art sont les instruments privilégiés de notre psychopédagogie. L'art est devenu pour moi une profession.

Etre artiste est un choix difficile, il faut croire vraiment dans ce que l'on fait. Moi je suis avant tout un être social et je me demande toujours si mon travail en tant qu'artiste est utile. J'ai une énorme peur de m'éloigner de l'homme, du quotidien. Alors que dans notre école, on vit des situations particulières et étonnantes avec des problèmes réels découlant vraiment du quotidien.

Qu'est ce qui vous intéresse dans l'art actuel ?

L'art s'est trop éloigné de l'homme. C'est trop souvent un art qui supporte un système économique comme, par exemple, celui des grandes galeries et des grands musées. Il y a un art contemporain qui se défend, qui tente de survivre et cherche des sorties, qui a plus ou moins de possibilités, mais c'est un art qui est distant de l'homme, de la quotidienneté. L'art parfois cherche à être profond, esthétisant ou très personnel, et alors il peut y avoir une grande communication entre l'objet et l'artiste. Il existe aussi des domaines très spécialisés de l'art où les œuvres circulent dans des milieux fermés. Personnellement, je préfère un art plus ouvert, plus universel. Je considère que l'art doit être simple, libre et près des gens. Un art qui n'a pas peur de toucher à la superficialité. Un art qui se fait en mangeant, en parlant tranquillement. Cela est peut-être dû à ma formation. Je suis plus près du social. Au Moyen Âge l'art se voulait informatif. Je crois que lorsque l'art a une base de communication, simple mais forte, évidente mais puissante, il touche les gens. L'art contemporain est souvent provocateur mais c'est une provocation qui s'éloigne de la quotidienneté, se manifeste pour elle-même. Je considère cela trop facile. Je préfère un art où il existe plus de contact physique avec l'homme, un art qui va plus vers la poésie que vers la provocation, même si la poésie peut aussi provoquer. Le photographe Oliviero Toscani de Benetton, par exemple, est très lié aux choses fondamentales de la quotidienneté : la maladie, les guerres, les races. C'est un artiste extraordinaire. Un autre artiste que je considère vraiment complet est Peter Greenaway, réalisateur du film *Le cuisinier, le voleur, sa femme et son amante*. Les gens peuvent comprendre dans son œuvre tant de choses différentes, chacun selon ses propres références. Ce sont là des œuvres de communication.

Comment le thème de la table s'est-il imposé dans votre travail ?

Tout part d'une volonté de communi-



tion. Je cherche la plus grande communication avec le plus de personnes possible dans des aspects de la quotidienneté, connus de tous, évidents pour tous, car je sais que cette évidence du quotidien est très riche. Mes *Derniers dîners* sont un lien entre ma formation en tant qu'historien et mon besoin de création. Je porte une réflexion sur la quotidienneté, non pas liée à des endroits précis, mais à des lieux et à des moments que je crée. Mon parcours m'amène à différents endroits dans le monde afin de trouver des renseignements les plus étendus possibles et les plus universels. En chaque lieu, je me documente, je ramasse de l'information sur la ville, sur les gens, et moi j'apporte de l'information sur mon travail, sur ma démarche, sur ce que je suis et ce à quoi je crois. Mon travail nécessite de vivre en communauté, avec des gens du lieu. Les gens qui participent à ce projet sont imprégnés par les données que j'apporte, par les interrelations entre eux et moi, au gré du lieu, du moment, des choses vécues ensemble, des échanges. Nous devenons prisonniers d'un moment fermé, pris dans une situation particulière. Tout ce cheminement nous amène à un repas, réunis autour d'une table, lieu de communication et de convivialité.

Après le repas, je fais la reconstruction de la table et la présente aux convives. C'est un passage qui est à ce moment-là vécu par tous et qui va se prolonger sous la forme d'une fossilisation pour la continuité, vers l'histoire à venir. Ce passage nécessite la communication et la participation des personnes qui ont vécu la performance. C'est une espèce de dialogue qui doit être complet. Ce qui est important c'est que lorsque l'œuvre est complétée, fossilisée, elle rappelle ce qui s'est passé en ce lieu, en ce moment fermé. Ce que l'œuvre est devenue après la fossilisation, c'est le passé, mais c'est aussi l'avenir : l'œuvre devient un repère vivant, contemporain. C'est une réflexion des participants sur ce qui s'est déroulé à un moment précis dans un lieu précis. C'est ça l'esprit fondamental de mon travail. Le choix de séjourner en différents endroits à travers le monde est dû à ce que, comme artiste, je cherche à avoir le plus possible d'information universelle, avec le plus de monde possible, le plus de participation possible et le plus d'implication possible des gens.

Pouvez-vous nous parler de votre travail au Québec ?

Ici, parallèlement au *Dernier dîner*, sept artistes ont participé à mon atelier de fossilisation, prétexte à la communication, à l'échange, à la création, tout en ayant un

contact physique avec la matière. Nous étions constamment habités par la phrase : « Je mange des fraises à Noël ». Cette phrase m'est venue à l'esprit lorsque je me documentais sur la ville, les transports, la nourriture, les habitations, les habitudes quotidiennes. J'ai été impressionné par la variété de nourriture que l'on trouve à Montréal. J'étais curieux de voir ce que ce thème allait susciter ou provoquer. Quelles réponses j'allais recevoir des gens d'ici. Ce thème demandait un questionnement, une réflexion sur un geste banal. Mon thème de travail est toujours simple, sur un sujet simple, mais chacun y apporte une réponse différente.

Par exemple, l'expression poétique de Caroline Thériault avec ses multiples cœurs feuilletés ou porteurs d'épines aux apparences de fraises. L'approche sociale de Gilles Desaulniers avec ses « fraises-sombrosos » en signe d'exploitation des cueilleurs mexicains. La transformation de votre traditionnel pot Masson de Sylvie Juteau, objet imprégné dans la mémoire collective des gens d'ici. Les préoccupations historiques de Lise Charland-Favretti dans ses armures de Jeanne. Le surréalisme de France Pagé sous la forme d'une couronne d'épines portant des œufs blancs. Le parcours urbain, un certain matin, que Jean Lebel a inscrit dans le verre. Et enfin, Ronald Labelle et ses expérimentations pour atteindre à l'universel.

Le *Dernier dîner* est parallèle à cette démarche. À Montréal, on a parlé, communiqué, un peu comme entre amis, pendant deux semaines préparatoires ; mais ce que je cherchais était de figer ce passage, ce moment de convivialité dans ce lieu.

Nous avons, Giovanna et moi, fait un choix d'aliments, avec une sorte de promenade dans tous les groupes d'aliments : les légumes, les fruits, les farines, les viandes, les poissons. La table était rectangulaire et longue. Comme cela se faisait à l'époque médiévale, j'ai placé les convives selon un certain ordre dans le but de créer une interaction positive : qu'ils soient des compagnons et non des protagonistes. Une caméra était fixée au-dessus de la table, au centre. Nous avions déjà observé que sur une table rectangulaire, différemment des autres formes, lorsque la scène du repas évolue, les gens changent de place et peu à peu les objets se déplacent vers le centre de la table. C'est un jeu physique inconscient qui se produit dans le groupe.

Après le repas, en compagnie des sept artistes et de quelques autres convives, je me suis retrouvé devant une table déjà

consommée contenant toutes sortes de renseignements. C'est ce moment que je devais figer par la fossilisation. J'aurais pu prendre simplement une photo. Mais j'ai fait un travail plus près de l'esprit de l'archéologue, un travail de classification. J'ai classifié chacun des éléments se trouvant sur la table, et tout ce qui devait faire partie de la table fossilisée. J'ai gardé toute l'information, photographié les étapes, dessiné les objets avec l'idée de la fossilisation à venir. Je sais que beaucoup d'artistes ont travaillé dans cet esprit, figeant des situations de la vie réelle. Mais moi j'agis comme un metteur en scène. C'est un peu comme une représentation théâtrale. Chaque table est un moment qui a été créé. Chaque aliment, chaque objet est prévu comme un accessoire de théâtre. C'est moi qui vous ai invités, c'est vous qui êtes venus et vous saviez que ce moment allait être fossilisé. Le travail fut une scène préparée pour être vécue réellement. C'est une œuvre qui se créait progressivement mais à la fin, une fois le moment figé et fossilisé, les acteurs de cette œuvre théâtrale disparaissent complètement.

Est-ce que votre projet à Espace Verre a été modifié en cours de route ?

Le verglas que vous avez vécu en janvier 1998 a été un événement extraordinaire et une source d'information importante pour moi. Je ne connaissais pas ce phénomène avant d'arriver ici. Je n'avais jamais vu une chose pareille. J'ai beaucoup réfléchi sur cette situation qui a figé la vie et le quotidien des gens. J'ai rapidement établi un parallèle avec l'éruption volcanique à Pompeï. Ce fut un phénomène physique très particulier, très rare, une coïncidence énorme un peu comme à Pompeï. La fossilisation du *Dernier dîner* à Espace Verre est réalisée avec un verre blanc pour rappeler ces jours figés dans le verglas.

Où vous amèneront vos prochains Derniers dîners ?

Après Montréal, c'est New York. Le continent américain m'attire parce qu'il représente une importation européenne et un mélange de toutes les cultures du monde. J'ai choisi New York pour faire une analyse sur la ville. À Montréal, je faisais surtout une recherche sur les gens. Ayant déjà fait quatre séjours, j'y avais trouvé une similitude avec les Catalans. Aussi nous avons créé des liens d'amitié en plus d'une solidarité ethnique due à des situations politiques et linguistiques comparables. Il s'agissait donc plus d'un *Dernier dîner* de communications et de relations.

À New York il s'agira plutôt d'un travail d'anthropologue sur la ville. On ira

Joan Crous, préparation des accessoires —, pâtes (Orecchiette 4) — pour la scène du *Dernier dîner*. Espace Verre, Montréal. Photo : Ronald Labelle.

Fossilisation des restes d'un repas dans l'atelier qui a précédé le *Dernier dîner* : Sylvie Juteau et Joan Crous. Espace Verre, Montréal. Photo : Ronald Labelle.



découvrir les caractéristiques cosmopolitaines de cette ville. Tout mon travail de fossilisation sera en relation avec cette approche. Le Corning Museum of Glass m'apportera une aide technologique importante. Initialement mes choix étaient d'ordre géographique. Mais chaque scène a une raison d'être. Celle de mon mariage, plus personnelle, s'interprète comme un moment social fossilisé de ma vie. En Israël c'est la situation géo-

graphie qui sera importante; il y a aura l'aspect des habitudes alimentaires locales, entre autres reliées à la Pâques. Tout le rapport avec le sable m'attire aussi à cet endroit. Ce que le verglas m'a apporté au Québec, en Israël ce sera le sable et surtout la fossilisation par le sable qui m'inspirera. L'Australie, en plus d'être un pays d'immigration, représente pour moi la distance et la nouveauté. Ensuite ce sera l'Angleterre. Je me laisse

porter par chaque lieu.

À l'intérieur de ce projet, j'ai proposé à Monsieur Massimo Montanari, qui a été mon directeur de thèse à l'Université de Bologna, une espèce de jeu. Il est le plus grand spécialiste de la sociologie de la table. Il étudie tous les comportements du point de vue social. Je lui ai donc proposé de lui présenter mes sept scènes fossilisées pour qu'il en fasse une interprétation historique et sociale à partir de tout ce que je lui communiquerai et rapporterai de mes parcours, soit documents, dessins, photographies, textes, objets et réactions des gens.

En novembre de l'an 2000, je projette d'exposer mes sept *Derniers dîners* à l'église Santo Stefano de Bologna. On a choisi cet endroit parce que cette église intègre dans un même lieu sept périodes importantes de l'art. Cette idée présentait un parallèle avec mon travail et un fort leitmotiv pour moi. J'ai aussi choisi l'an 2000 parce que je veux absolument que mon projet ait une fin, pour qu'à l'aube du prochain millénaire je puisse commencer une autre histoire...¹ ■

NOTE

1. L'artiste remercie le Centre des métiers du Verre du Québec, le ministère de la Culture et des Communications du Québec et le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international du Canada pour leur soutien au *Dernier dîner à Espace Verre*.

Last January, Catalan artist Joan Crous, a Doctor in Medieval history inspired by the ruins of Pompeii, came to Espace Verre, in Montreal, to produce a work in which seven Quebec artists participated. This work is part of a series of tables set in glass and to be created throughout the world before the end of the year 2000. Each of these events revolves around a table built for the occasion and at which visitors participate in a *Last Supper*, involuntarily setting the stage for a friendly, animated atmosphere. By means of a technique of the artist's own device, traces of this scene: plates, dishes, cups, in typical post-supper disorderliness, are "fossilized" in glass — a frozen moment in life, ready for discovery and interpretation by third millennium archaeologists.

Joan Crous produced his first table on the occasion of his marriage. Among the venues to present the artist are the University of Sunderland (England), the Corning Museum of Glass (USA), the Canberra School of Art (Australia), the Izzika Gaon Israel (Israel), the University of Bologna (Italy). At the end of 2000, the seven fossilized tables will be presented in exhibitions in Bologna and New York.